

Vanité vaine et vanité vaniteuse. Glissements sémantiques et modifications référentielles du concept de « vanité » à l'âge classique

Bernard Teyssandier

Université de Reims Champagne-Ardenne

Le terme de vanité traverse et innerve le Grand Siècle¹. Ce succès, dans la langue et dans l'usage, tient en partie à la complexité d'un mot déjà fort ancien au XVIIe siècle et qui, dès l'origine, se caractérise par sa dualité. Semblable à Janus, la vanité offre en effet deux visages. Protubérance présomptueuse, sa face convexe est boursouflée de prétention et d'envie : c'est la vanité vaniteuse, parent pauvre et ridicule de l'orgueil. À l'avvers, sur sa face concave, se dessine au contraire le profil déprimé d'une vanité sage, opérateur de dérélition et pédagogue de la désillusion, par la conscience que tout est vain, par la perception lucide du néant. Les deux qualificatifs, « vaniteux », d'une part, et « vain », de l'autre, s'opposent ainsi diamétralement par leur acception et leur application, même si leur commune référence au substantif « vanité » les associe, les superpose même — la vanité présomptueuse n'exprime-t-elle pas à son paroxysme la vacuité des illusions humaines ?

À la fin du XVIIe siècle, Furetière atteste la coexistence de ces deux vanités. Dans son *Dictionnaire*, il distingue les deux sens, mais il traite du mot « vanité » sous une rubrique unique. Il ignore encore l'adjectif « vaniteux », apparu au XVIIIe siècle, et il répercute sur le qualificatif de « vain » la même divergence de signification, qu'il assortit de la mention suivante : « “en Morale”, pour le vain entendu au sens de “Glorieux, fuperbe, qui a bonne opinion de luy-même”² » La précision mérite qu'on la note : c'est l'autonomie de la morale par rapport à la religion, au sens large, c'est sa laïcisation en somme, que va enregistrer bientôt le glissement du « vain » au « vaniteux » à l'intérieur de la « vanité » traditionnellement reçue comme marque du néant de l'homme devant Dieu. Un autre adjectif, celui de « mondain », manifeste alors le même tremblement de référence, entre une acception sacrée et profane, autrement dit religieuse et

¹ Mes remerciements et ma reconnaissance vont à Patrick Dandrey. Cet article, déjà ancien, n'aurait pu être réalisé sans l'aide amicale et le soutien sans faille dont il me gratifia.

éthique, péjorative ou neutre. Autant dire que la vanité fait partie de ces zones de l'anthropologie classique où s'effectuent les nouveaux partages, où se consomment les ruptures qui assument le passage de l'humanisme dévot à la pensée critique des Lumières. Pour éclairer et comprendre cette évolution, on commencera par établir un tableau synchronique et synoptique de la dualité d'acception du terme de « vanité » dans des textes du XVIIe siècle à partir d'un corpus allant de *La Sagesse* de Charron au *Télémaque* de Fénelon. Puis on essaiera de dégager une interprétation du phénomène dans une perspective plus diachronique en recourant aussi bien à l'étymologie qu'à l'histoire intellectuelle et culturelle.

La vanité vaine, liée par paronomase au vent, est fortement teintée de religiosité. C'est une vanité chargée d'histoire, de légende, qui témoigne d'une vision théocentrique du monde. Le XVIIe siècle en est fortement imprégné. Cette vanité est mythique, en cela qu'elle prend sa source dans le récit chrétien des origines : en renonçant à l'amour de Dieu, l'homme choisit le mensonge et se trahit lui-même ; par corollaire d'un décret divin, il devient mortel, périssable, fragile et inconstant. Aussi la vanité est-elle la conséquence du péché d'Adam³. Dans *De la Sagesse*, par exemple, elle est la marque de la déchéance originelle :

Venons du particulier de chacun à la vie commune, pour voir combien la vanité est attachée à la nature humaine, et non-seulement un vice privé et personnel.⁴

Charron définit d'ailleurs l'humanité par la conjugaison de quatre qualités, dont la première, la vanité, engage les trois autres :

Toutes les peintures et descriptions que les sages et ceux qui ont fort étudié en ceste science humaine ont donné de l'homme, semblent toutes s'accorder et revenir à marquer en l'homme quatre choses, vanité, foiblesse, inconstance, misere, l'appellant despoille du temps, jouet de la fortune, image d'inconstance, exemple et monstre de foiblesse, trebuchet d'envie et de misere, songe, fantosme, cendre, vapeur, rosée du matin, fleur incontinent espanouye et fanée, vent, foin, vessie, ombre, feuilles d'arbres emportées par le vent, orde semence en son commencement, esponge d'ordures, et sac de miserres en son milieu, puantise et viande de vers en sa fin, bref la plus calamiteuse et misérable chose du monde.⁵

² Antoine Furetière, *Dictionnaire universel*, [1690], Paris, SNL-Le Robert, 1978, t. III, P-Z, entrée « vain ».

³ Le mot, par exemple, trouve un écho saisissant dans les *Confessions* de saint Augustin : Nicolas Fontaine, *Mémoires ou histoire des Solitaires de Port-Royal*, éd. critique par Pascale Thouvenin, Paris, Honoré Champion, 2001, p. 607-608, note 1191.

⁴ Pierre Charron, *De la Sagesse*, Bordeaux, 1601, livre 1, chapitre 3, p. 14.

⁵ *Ibid.*, livre 1, chapitre 2, p. 9.

François de Sales dit encore d'elle qu'elle « chatouille »⁶ le cœur. Revenant sur la gravité de ses méfaits, il convie Philothée à s'examiner continûment afin de mieux la combattre :

Soudain que vous en aures les premiers ressentimens, tournez vous court de l'autre costé, et, avec une detestation absolüe de cette vanité, courez a la Croix du Sauveur et prenez sa couronne d'épines pour en environner vostre cœur, afin que ces petitz renardeaux n'en approchent.⁷

Et de fait, au regard des valeurs célestes, la vanité symbolise l'inanité de la vie humaine :

Il sera fort utile pour ce sujet d'avoir toujours dans l'esprit que tout n'est que vanité et finit en un moment, afin de détacher nostre affection de ces choses passageres, pour l'attacher à ce qui subsistera éternellement.⁸

Dans la perspective eschatologique d'une histoire chrétienne du monde, la femme, par tradition associée au péché, incarne naturellement ce travers, cette déviance maléfique et tragique :

On verroit bien plustost le Soleil sans clairté,
Que l'esprit d'une femme exempt de vanité.⁹

Mais ne craignez rien tant que la vanité dans les filles : elles naissent avec un désir violent de plaire.¹⁰

Pour les moralistes chrétiens contempteurs des fausses gloires, dénoncer la vanité vaine revient ainsi à démasquer le faux éclat du monde et à révéler l'inanité des modes. Si François de Sales, dans *l'Introduction à la vie dévote*, invite Philothée à renoncer aux parures et aux tristes babioles propres à divertir le cœur et l'esprit,

Mais gardés-vous bien des affaiteries, vanités, curiosités et folastreries¹¹,

Jean-Pierre Camus traque la vanité sur le visage même des courtisans :

Non, non, rasons ces esendars d'ineptie et nous souvenons que, comme les femmes, pour sages qu'elles soient, ont tous-jours quelque sorte de vanité autour de leur sein, les hommes aussi ont toujours en leur levre supérieure quelque amusoir d'impertinence.¹²

⁶ « Mais si voyans les graces que Dieu nous a faites, quelque sorte de vanité nous venoit chatouiller, le remede infallible sera de recourir a la consideration de nos ingratitudez, de nos imperfections, de nos miseres », *Introduction à la vie dévote*, [1609], Paris, 1619, troisième partie, ch. V, p. 146.

⁷ *Ibid.*, ch. XXI, p. 209.

⁸ Arnaud d'Andilly, *Le Chemin de la perfection*, traduction française du *Camino de perfección* de Thérèse d'Avila, Paris, 1659, ch. 10, p. 509.

⁹ Pierre Du Ryer, *Les Vendanges de Suresne*, Paris, 1633, II, 5, p. 89.

¹⁰ François Fénelon, *Traité de l'éducation des filles*, Paris, 1687, ch. 10, p. 109.

¹¹ François de Sales, *op. cit.*, troisième partie, ch. XXV, p. 227.

Sur le théâtre de monde, la vanité joue ainsi le rôle d'une force maléfique majeure : fausse boussole, elle trompe le voyageur et ralentit sa marche sur le chemin de perfection ; force fallacieuse, elle compromet l'acquisition de la sagesse.

À première vue, la vanité présomptueuse, marquée par la boursoufflure ridicule, ne relève pas du même champ sémantique que la précédente : elle désigne un vice de comportement. Mais cette scission, que le XVIII^e siècle actualisera en créant l'adjectif « vaniteux », n'est pas toujours si nette au Grand Siècle. Dans *Les Tragiques*, par exemple, D'Aubigné nomme Satan « fils de vanité »¹³. Passé maître dans l'art des métamorphoses et des apparitions vaines, le diable excelle dans le faux-semblant et l'esbroufe, aussi en vient-il à s'enorgueillir de pouvoirs qu'il ne possède pas. Le glissement référentiel et sémantique, tenu certes, mais fondamental, de la vanité vaine, symbole de vacuité, à la vanité vaniteuse, dont la caractéristique est au contraire l'enflure, apparaît ici à travers la figure emblématique du Malin, à la fois monstre de vacuité et farcissure d'orgueil.

Au XVII^e siècle, d'ailleurs, c'est souvent à partir de la vanité vaine que le sens de « présomptueux » semble émerger. Ce glissement, qui tient en réalité du paradoxe — l'idée de vide engendrant celle du trop-plein — relève pourtant d'une certaine logique. Pour être vide, la vanité vaine n'en est pas moins énergique dans son principe destructeur :

Et ce vent surprend et emporte quelquesfois les plus fermes et assurez, s'ils ne se tiennent sur leurs gardes, tant est puissante la vanité sur l'homme.¹⁴

La vanité travaille l'être, elle le meut, l'assaille, le tourmente et se joue de lui. Du vide ontologique dont elle procède résulte alors un trop plein, la vanité vaine générant un processus prospectif et cumulatif de réalisation. Emblématique de ce « mécanisme de vanité », la guerre de Troie. Au départ, une vétille, un néant, puis un cataclysme, un choc tellurique :

Les poètes ont bien signifié cela, qui ont mis pour une pomme la Grece et l'Asie à feu et à sang : les premiers ressorts et motifs sont de néant, puis ils grossissent, tesmoins de la vanité et folie humaine.¹⁵

¹² Jean- Pierre Camus, *Homélies des états généraux, Homélie des désordres des trois ordres*, Paris, 1615, p. 305.

¹³ « Encor faut-il Seigneur, ô Seigneur qui donnas/ Un courage sans peur à la peur de Jonas./ Que le doigt qui esmeut cet endormi prophete/ Resveille en moy le bien qu'à demi je souhaite./ Le zele qui me fait du fer de verité/ Fasher avec Sathan le fils de vanité », *Les Tragiques*, [1616], *Œuvres*, Paris, 1669, « Vengeances », v. 99-104, p. 190.

¹⁴ Pierre Charron, *op. cit.*, livre 1, ch. 3, p. 14.

¹⁵ *Ibid.*, livre 1, ch. 3, p. 16.

La vanité vaniteuse peut donc être logiquement sentie comme la conséquence de la vacuité dont elle procède : en désirant, l'homme comble un vide, mais il outrepassa ses limites et, comme la grenouille de la fable, se remplit de vent au risque d'éclater — la vanité déborde et brise les contours trop étroits de l'objet qui la reçoit.

Reste que cette contiguïté entre les deux champs référentiels n'exclut pas leur dislocation progressive : l'usage montre que la vanité vaniteuse en vient à désigner davantage un vice comportemental que la marque de la faute originelle. Pour preuve, cette citation de *Télémaque* où « vanité », dans un ouvrage pourtant édifiant et d'inspiration chrétienne, mais paru à la fin du siècle, ne dénote plus l'idée de vacuité, même si le terme conserve ses connotations péjoratives :

D'un côté, une furie vengeresse leur présentait un miroir, qui leur montrait toute la difformité de leurs vices : là, ils voyaient et ne pouvaient s'empêcher de voir leur vanité grossière et avide des plus ridicules louanges, leur dureté pour les hommes, dont ils auroient dû faire la félicité, leur insensibilité pour la vertu, leur crainte d'entendre la vérité, leur inclination pour les hommes lâches et flatteurs, leur inapplication, leur mollesse, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faste et leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples, leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs citoyens, enfin leur cruauté, qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes et le désespoir de tant de malheureux. [...] En même temps, d'un autre côté, une autre furie leur répétait avec insulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie et leur présentait un autre miroir, où ils se voyaient tels que la flatterie les avoit dépeints : l'opposition de ces deux peintures si contraires étoit le supplice de leur vanité.¹⁶

Tout au long du siècle, moralistes et poètes dramatiques vont tour à tour scruter, brocarder, varier sous de multiples faces cette figure de l'hypocrite bouffi de vanité qui transcende les modes, les milieux et les genres. Les écrivains enclins à la satire conspuent ainsi à l'envi cette sottise vanité dont la préciosité serait devenue le symbole :

Car le galant n'a du mérite que par emprunt de son ornement, de sa parure, de sa despende et de ces autres vanitez extérieures, qui ne luy appartiennent presque pas, et qui ont si peu de force que le moindre éclat de soleil, ou le moindre desordre de l'air les peut détruire et les anéantir.¹⁷

Dans *La Chrysolite*, par exemple, Mareschal moque les futures Bélise que l'on peut éblouir de discours flatteurs :

¹⁶ François Fénelon, *Les Aventures de Télémaque*, Paris, 1699, livre 14, p. 336-338.

¹⁷ Abbé de Pure, *La Prétieuse ou le Mystère des ruelles dédiées à telle qui n'y pense pas*, [première et deuxième parties 1656; troisième partie, 1657], Paris, 1658, première conversation, p. 261.

Ainsi Clytiman qui avoit pris desjà connoissance de la vanité de Chrysolite, s'avançoit auprès d'elle par les louanges dont il nourrissoit amoureusement l'esprit ambitieux de cette fille [...].¹⁸

Travers de caractère impardonnable, la sottise vaniteuse détruit une réputation sur la scène sociale et particulièrement dans le salon, où fleurissent les qualités de bienséance, d'honnêteté et d'agréable modestie. Le vaniteux s'y nomme alors pédant ou imposteur :

Vouloir faire le sçavant de ce qu'on connoist bien que l'on ne sçait pas, c'est une vanité insupportable : pour moy, je ne voudrois pas mesme faire le sçavant de ce que je sçauerois, comme au contraire je n'en voudrois non plus faire l'ignorant.¹⁹

La vanité vaniteuse ternit la belle conversation par une tendance naturelle à la boursoufflure :

Et la vanité sottise a pour eux tant d'appas,
Qu'ils se pendroient plutôt que ne causer pas.²⁰

Le style de vanité est l'ennemi du goût et de la beauté. Il recherche l'effet facile,

Car comme ces beaux fils, remplis de vanité,
Recherchent le parfum premier que la santé,
Ces ignorans fardez de paroles desjointes,
Premier que leur sujet vont rechercher les pointes²¹,

il confine au galimatias, à l'amphigouri,

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité :
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature²²,

il n'est que bruyante logorrhée, que cataracte fumeuse de mots abscons et de figures alambiquées :

Tous ses termes estoient extraordinaires, ce n'estoient qu'hyperboles, et traits d'esprit nouvellement sorty des écoles, et tout enflé de vanité.²³

Le style de vanité révèle aux yeux des galants et des vrais beaux esprits le flagorneur qui se paye de mots²⁴. La grenouille de la fable, d'ailleurs, peut-elle faire autre chose que coasser ?

¹⁸ Antoine-André Mareschal, *La Chrysolite*, [1627], Paris, 1634, livre 1, p. 16.

¹⁹ François de Sales, *op. cit.*, troisième partie, ch. V, p. 149.

²⁰ Molière, *L'École des femmes*, [1663], [in] *Les grands écrivains de la France, Œuvres de Molière*, nouvelle éd. par M. E. Despois, t. III, Paris, 1876, III, 3, v. 838-839, p. 220.

²¹ Vauquelin des Yveteaux, « Éloge sur les œuvres de Monsieur Desportes » [1600], *Les Premières œuvres de Philippe Desportes, Œuvres complètes de Nicolas Vauquelin, Seigneur des Yveteaux*, éd. par G. Mongrédien, Genève, 1967, v. 131-134, p. 31.

²² Molière, *Le Misanthrope*, [1667], *Œuvres de Molière, op. cit.*, t. V, Paris, 1880, I, 2, v. 385-388, p. 467.

²³ Tristan l'Hermite, *Le Page disgracié*, [1642], Paris, 1667, partie 1, ch. 9, p. 56.

²⁴ Delphine Denis, « Réflexions sur le "style galant" : une théorisation floue », *Littératures classiques*, n° 28, automne 1996, p. 147-158.

Aussi la vanité est-elle volontiers ridicule sur la scène sociale. À force de se vanter, le présomptueux fait éclater aux yeux de tous un caractère à proprement parler immoral. Ce cataclysme rejaillit d'ailleurs sur un corps où se lit à grands traits la déformation monstrueuse :

Je le vis ce jour là, et le lendemain aussi, et l'on reconnoissoit bien à sa mine la vanité qui estoit en l'ame de cet homme.²⁵

Pour conclure sur ce point, est-il meilleure illustration de ces jeux d'entrelacements, d'éloignements ou d'embrassements entre vanité vaine et vanité vaniteuse au XVIIe siècle que cette citation de *L'Astrée* où les deux acceptions du mot coexistent déjà en une troublante proximité ? :

Plusieurs emportez de leur vanité sont sortis d'eux-mesmes sur des esperances encores plus vaines que celles que je vous ay proposées, mais que leur en est-il advenu ?²⁶

En portant l'enquête dans la diachronie, tentons à présent de dégager, à partir des glissements sémantiques du concept de « vanité », une interprétation culturelle de son usage à l'âge classique.

Des termes latins « *vanitas* » et « *vanitare* » étaient sortis paradoxalement deux champs référentiels distincts. La « vanité » issue de la *vanitas* latine présente certes à l'origine un sens moral : « désir de se faire louer » ou « amour propre frivole »²⁷. Mais les occurrences bibliques du mot et leur résonance dans les gloses des Pères de l'Église expliquent sans doute l'invasion d'un sens religieux qui va reléguer le sens moral dans une acception spécifique et dans une position subalterne²⁸. De son côté, « *vanitare* » et ses dérivés « *vaintise* », « *vantance* » ou « *vanterie* » tendent à occuper le champ de la présomption laissé en déshérence par le substantif « vanité », absorbé par ses fonctions théologiques.

L'article de Furetière permet d'évaluer le secteur occupé par le verbe « vanter » à la fin du Grand Siècle :

VANTER: v. act. Loüer quelqu'un. On ne fçauroit trop *vanter* Homere & Virgile [...]. On dit aussi, *fe vanter*, *fe loüer foy-même*. Les Poëtes font *fujets à fe vanter*.

²⁵ Honoré D'Urfé, *L'Astrée*, seconde partie, Paris, 1610, t. 2, livre 12, p. 525.

²⁶ D'Urfé, *op. cit.*, première partie, Paris, 1612, livre 10, p. 381.

²⁷ Walther v. Wartburg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Lieferung Nr. 56, Bd. XIV, Basel, R. G. Zbinden & Co., 1957, p. 156.

²⁸ Voir, par exemple, Qo, 1, 2 ; 1, 9 et I Co., 3, 20.

À propos de son dérivé « vanterie », Furetière note :

VANTERIE. *f. f.* Discours trop avantageux de *foy*-même. Le reproche qu'on fait aux *Gafcons*, *eft* de leurs continuelles *vanteries*.

Autre point important, Furetière signale pour « vanter » une étymologie différente de celle de « vanité » :

Nicod prétend que ce mot vient de *venditare*, aussi-bien que *Voffius* et *Menage* après eux.²⁹

« *Se venditare alicui* » signifiant « se faire valoir auprès de quelqu'un », « se vanter » en vient à signifier « se mettre en vente au meilleur prix auprès d'autrui ».

Trois éléments notables se dégagent de la définition de Furetière. « Se vanter » est d'abord assimilable à un éloge excessif de soi. C'est dire que le phénomène est interprété en termes spécifiquement rhétoriques : la « vanterie » est un détournement de l'encomiastique à des fins personnelles. Ce pouvoir confère davantage au mot une dimension d'extériorisation comportementale que d'intériorité psychologique. La « vanterie », de fait, relève plus d'un discours de jugement de l'autre que d'une relation d'appréciation introspective. Les matamores, c'est bien connu, manquent de vie intérieure — leur vanterie n'est que jactance ridicule, bouffonnerie cocasse :

Il estoit un peu fascheux pour ses vanteries, et tenoit en cela trop du soudard vanteur, qu'il aimoit à racompter ses vaillances.³⁰

Seconde information à tirer de Furetière, cette jactance concerne plus particulièrement certains groupes, sociaux ou nationaux : Matamore est gascon, sinon espagnol. Autant dire que, dans un univers mental quadrillé par la scolastique et la rhétorique, le fait de « se vanter » désigne en termes collectifs de caractérologie, de climatologie, de classification humorale et de tempérament national, un défaut de comportement ostensible.

C'est pourquoi, dernière information de l'article de Furetière, l'étymologie fantaisiste « *venditare* » parachève la scission, dans le champ de l'antique *vanité*, entre théologie de l'inconsistance d'une part et caractérologie de la boursoufflure venteuse de l'autre. Or la

²⁹ Antoine Furetière, *op. cit.*

³⁰ Portrait d'Alexandre par Plutarque : *Les Hommes Illustres*, traduction de J. Amyot, texte cité par E. Huguet, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, tome septième, Didier, Paris, 1967, entrée « vanteur », p. 403.

distinction progressive entre « vanité vaine » et « vanité vaniteuse » qui s'introduit au XVII^e siècle et que nous avons mise en évidence plus haut suscite à l'intérieur de ce système binaire un trouble irréversible. Tout se passe comme si, à la frontière des deux empires, un territoire tiers se constituait, empruntant un peu à chacun des deux champs. Ce troisième territoire est celui d'une psychologie encore balbutiante qui intériorise la « vanterie » et laïcise la « vanité » des clercs. Il emprunte à la « vanité » théologique sa dimension spirituelle, moteur d'une intériorisation des conduites et de leurs mobiles, et au champ de la « vanterie » une phénoménologie des comportements de vaine gloire. Sans doute le nouveau secteur ainsi défini aurait-il dû emprunter son appellation à « vanterie » qui couvrait à peu près le même champ. C'est pourtant « vanité » qui devait finalement l'emporter dans l'usage.

On pourrait d'abord penser qu'il s'agit là d'une légitime restauration de la *vanité* dans son sens étymologique d'amour-propre. En réalité, ce sens était sans doute trop oublié pour resurgir. Il est plus probable que le choix procède du sentiment que « vanter » et « vanterie » appartiennent à un univers mental désormais désuet, celui de la caractérologie, de l'éloquence, de la vieille scolastique des comportements classifiés³¹. C'est sous le nom de « vanité », plus proche du latin, que l'on baptise le concept nouveau qui relègue « vanterie » dans la désuétude ou la familiarité. Ce qui ne va pas sans bouleverser le champ notionnel du terme : c'est dès lors l'emploi religieux de « vanité » au sens de *vacuité* qui devient spécifique — lui dont le champ référentiel était jusque-là prédominant se spécialise. Et c'est bien entendu sous la plume de moralistes chrétiens que cette acception est le plus souvent reçue : sermons³², oraisons³³, guides spirituels³⁴ et ouvrages édifiants³⁵ en font bon profit. Dans la langue courante, en revanche, la *vanité* désigne

³¹ Dans les deux exemples donnés par Furetière, la typologie des caractères renvoie à une classification fixiste des comportements : « Ce Capitaine *fe vante* qu'il emportera cette place en huit jours. [...] Ce goulu *fe vante* qu'il mangera deux douzaines de petits *paftés fans boire* ». Au XIX^e siècle, le mot *vanter* et ses dérivés véhiculent encore des sens similaires : « [...] sans rodomontade et vantardise à l'espagnole ou à la gasconne [...] », (Gautier, *Le Capitaine Fracasse*) ; « Ce caractère de *vanterie* excessive était alors assez commun, ainsi qu'on le voit par les types de Taillebras et des Capitans Matamores, reproduits sans cesse dans les pièces comiques de l'époque, et doit, je pense, être attribué à l'irruption victorieuse de la Gascogne dans Paris, à la suite du Navarrois », (Nerval, *Contes et facéties*). Ces citations figurent à l'entrée du mot « vanterie » dans le Robert : *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, nouveau tirage, Paris, 1983, t. VI, p. 152.

³² Voir, à titre d'exemple, Louis Bourdaloue, *Sermons pour les jours de Carême, pour le jour des Cendres*, Bruxelles, 1693.

³³ Valentin-Esprit Fléchier, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche prononcée à Paris, le 24e jour de novembre 1683 en l'église des religieuses du Val de Grâce*, Paris, 1684.

³⁴ François Fénelon, *Traité de l'éducation des filles*, *op. cit.*

³⁵ Voir, par exemple, le Père Dom Jean Mabillon, *Traité des Études monastiques*, Paris, 1691, partie 1, ch. 13 ou encore Jacques Bossuet, *Traité de la concupiscence*, [1731], Paris, 1879, ch. 17, 18, 19 et Jacques Abbadie, *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, Rotterdam, 1684.

sans ambiguïté un vice de comportement, un défaut personnel, une coquetterie, parfois³⁶, et non plus la marque indélébile de la Faute. Ce n'est pas le rire de Dieu qui retentit alors³⁷, mais l'ironie du spectateur du monde, de ce moraliste devenu philosophe des mœurs et dont la fonction n'est plus au premier chef de servir Dieu, mais de stigmatiser les ridicules du siècle en décelant, dans les replis du cœur, notamment, les traces plus ou moins nettes des procédés de dissimulation³⁸. Chez Molière, la *vanité* employée absolument désigne l'autosatisfaction des bourgeois gentilshommes et des marquis ridicules, rejetant « fat » et « fatuité » dans les marges, « vanteur » et « vanterie » dans l'oubli. Signe lexical, enfin, de cette évolution : voici que, pour désigner ces *vanteurs* en proie à la vanité nouvelle, le XVIIIe siècle invente l'adjectif *vaniteux*.

Il apparaît donc que l'émergence du mot « vanité » dans ces acceptions nouvelles, psychologisantes et individualisées, se produit à un moment où émerge une société galante, une féminisation des lettres, une recherche toute particulière apportée non plus seulement à ce qui, dans l'homme, est visible à l'œil de chair, mais aussi à ces espaces intérieurs qui affleurent derrière les apparences sensibles³⁹. C'est dans le creuset de la mondanité, des salons et de la littérature, celle des romans et de la tragédie, que naît, de cadres de pensée anciens, une réalité nouvelle désignée, d'abord, par de vieux mots, puis par un concept naissant qui actualise un glissement référentiel aussi progressif que subtil.

³⁶ « Mon cher comte, vous me gêtez, vous me perdez, vous me louez, vous me ferez devenir une sottie femme pleine de vanité, c'est tout dire », Mme de Sévigné, *Correspondance*, [1725], [1862] et [1876], éd. Roger Duchêne, (septembre 1680-avril 1696), t. III, Paris, 1978, p. 829.

³⁷ Sur le Dieu chrétien contemplateur et contempteur des vanités humaines, deux ultimes exemples empruntés au premier XVIIe siècle : « [...] Dieu penetre les pensées du cœur, tout est nud et ouvert en sa presence, il void les pensées de Fulgent et se rit de leur vanité, il dissipera comme la poussiere l'est par le vent, tous ses conseils et ses mauvais desseins », Jean- Pierre Camus, *Palombe ou la femme honorable (sic), histoire catalane*, Paris, 1625, livre 2, p. 139-140. « Ce dieu puissant à qui nous sommes,/ Se rit dedans le ciel de vostre vanité,/ Et pensant attaquer des hommes,/ Vostre rage s'attaque à la divinité », Antoine Godeau, *Œuvres chrétiennes, vers et prose, Paraphrase du cantique de Judith*, Paris, 1633, p. 121.

³⁸ Benedetta Papasogli, *Le « Fond du cœur », figures de l'espace intérieur au XVIIe siècle*, Paris, Honoré Champion, 2000. Louis van Delft, *Les Spectateurs de la vie. Généalogie du regard moraliste*, à paraître en 2005 aux Presses de l'Université de Laval.

³⁹ L'on renvoie ici aux travaux de Delphine Denis, Myriam Maître et Linda Timmermans.